

# Expédition du "Chazalie" 1895-1896

Autor(en): **Santschi, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin romand d'entomologie**

Band (Jahr): **6 (1988)**

Heft 1

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-986185>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EXPEDITION DU "CHAZALIE" 1895-1896

Partie concernant la participation de M. le Professeur Auguste FOREL (Extrait des notes du Dr F. SANTSCHI).

Ce récit commence en Colombie, au pied de la Sierra Nevada de Santa Marta, au retour d'une expédition de huit jours.

12 février 1896.....

Nous nous arrêtons tout juste à Bonda pour prendre le char qui était venu nous chercher et en route pour Santa Marta où nous parvenons à la nuit. Une heure après, nous avons pris un bon bain, un excellent repas, choses reposantes pour des voyageurs fatigués et nous étions déjà à discuter d'une nouvelle expédition pour le lendemain. Je dois partir avec M. Bugnion pour Sabanilla y recevoir M. Forel de Zurich, son beau-frère, invité par M. Dalmas à participer à notre expédition. Il est minuit et demi, je viens de terminer mes préparatifs de voyage car demain à 6 heures : départ.

13 février :

Queto est venu m'appeler à 5 h. Après un léger déjeuner, salué tout le monde, le canot nous conduit à terre. A la gare nous trouvons un wagon ouvert dans lequel nous nous installons. Le train nous conduit d'abord à travers une campagne sèche, voisine de la mer dont l'air salin cause probablement cette stérilité. Nous passons sur des ponts qui semblent crouler sous le poids des wagons. L'un de ces ponts est retenu par de longues chaînes de fer attachées à de gros arbres et qui se tendent par le déplacement peu rassurant du pont vers l'aval. Peu à peu, la végétation devient plus belle et nous voyons défiler des sites superbes. De temps en temps, la mer se montre à la dérobee entre des encoches de collines ou entre des arbres. Tout à coup, le pays devient plat et l'on voit, à droite, quelques huttes de boues, c'est San Juan de Cienaga, où nous descendons après deux heures de trajet. L'unique voiture de cette localité nous emporte le long de la plage jusqu'à Puebloviejo, le port de la grande lagune dite Cienaga que nous devons traverser. Là nous attend une espèce de radeau sur lequel sont bâtis deux étages et affublé derrière d'une grande roue à palettes haute de 4 m., le tout surmonté de deux cheminées placées de front : c'est "le Magdalena" notre

bateau à vapeur qui va nous emporter jusqu'à Baranquilla. Juchés en première classe, c'est-à-dire sur le pont supérieur, nous assistons à l'embarquement, au chargement et au départ. En craquant, soufflant, la drôle de machine se met lentement en route, puis accélère son allure. Puebloviejo, où le marché, selon la coutume, se fait à minuit, s'efface dans le lointain tandis que l'imposante silhouette de la Sierre Nevada s'estompe à l'orient. D'autre part, l'horizon occidental vers lequel nous allons se précise de plus en plus, c'est une longue ceinture de palétuviers couvrant des milliers d'îlots et entre lesquels il nous faudra passer. La lagune, quoique très étendue, est si peu profonde qu'en tous lieux les indigènes poussent leurs canots faits d'un tronc d'arbre énorme, avec des perches qu'ils plongent dans la vase et sur lesquelles ils s'appuient pour faire progresser l'embarcation. Nous croisons plusieurs de ces canots, chargés de produits qu'ils transportent pour le marché de Puebloviejo. Les 7 lieues de largeur de la Cienaga Grande sont enfin franchis et nous nous engageons dans les canaux naturels qui séparent les îlots de palétuviers, canaux parfois si étroits que les branches frottent les côtés du bateau. A un certain moment, ce dernier a touché le fond, l'eau devient toute noire et puante de vase remuée; nous faisons machine en arrière et parvenons à nous dégager. Mais tout en progressant parmi les méandres de cette luxueuse végétation lacustre, l'heure du repas a sonné. Une longue table sur le pont où chacun prend place. M. Bugnion a la place d'honneur à côté du capitaine; je suis en face de lui. On apporte un plat. Le capitaine se sert copieusement. M. Bugnion et moi nous prenons une part beaucoup plus petite car nous comptons sur la suite. Mais les convives qui nous succèdent empilent leur assiette, si bien qu'après le cinquième, il n'y a plus une miette pour les nombreux attablés qui suivent. On apporte un second plat mais on commence par l'autre bout de la table et comme des sauvages affamés, les hôtes de ce bout le voient si bien que ceux du centre n'ont rien du tout. Le troisième plat étant resté à la cuisine, tous quittent la table avec une satisfaction fort inégale.

Nous avançons maintenant au milieu d'une forêt de très hauts palétuviers dont quelques branches nous frôlent au passage et se cassent contre le bord. Le radeau s'ensable encore de temps en temps, ce qui oblige à de nombreuses manoeuvres pour en sortir. Des groupes de caïmans dormant sur des bouts de plage se réveillent et plongent à notre approche. Des multitudes d'oiseaux fuient aussi; ce sont des aigrettes blanches, des spatules roses, des martins pêcheurs, de tous les bleus et

les rouges. Encore des caïmans, ceux-ci dorment la gueule ouverte et demeurent, ainsi que du bronze, immobiles et sans réveil. Le temps passe vite dans la contemplation de ces merveilles, le soir est venu. Un repas est servi comme le précédent, mais instruits nous nous servons de façon à ne plus avoir faim. Le bateau s'arrête au milieu des arbres, l'heure du dormir est venue, chacun se hâte de se pourvoir d'un lit pliant car il n'y en a pas assez pour tous et c'est au plus habile à se servir... Nous avons nos lits, enveloppés d'une couverture, nous nous endormons sous le ciel étoilé de la saison sèche.

14 février :

Réveillés de bonne heure, nous continuons notre course au milieu des canaux et des lagunes. Les premiers sont maintenant plus larges et la végétation se modifie insensiblement. Les roseaux remplacent enfin les palétuviers et de ci de là, quelques cultures entourent une hutte et nourrissent quelques vaches. La canne à sucre fait maintenant le principal végétal mais les caïmans sont encore plus nombreux que hier. Enfin nous entrons dans le fleuve Magdalena derrière lequel apparaît Baranquilla avec quelques clochers et une vaste superficie de maisons inégales. Le fleuve est descendu quelque temps et nous entrons dans un canal que creusent des dragues et le long duquel se rangent de nombreux bateaux semblables au nôtre. Ce sont ceux qui remontant le Magdalena vont jusqu'à Bogota, la capitale. Des lavandières lavent leur linge dans ce canal tandis que de petits enfants nus se baignent sans se soucier des caïmans dont les têtes rugueuses apparaissent de temps en temps sur les flots.

Le bateau s'arrête et une armée de métis se jette sur les ponts; il faut se battre pour défendre nos bagages. Nous voici enfin dans un hôtel assez confortable où nous prenons un bon repas et un bon repos. L'après-midi, grâce au tramway, nous faisons une promenade autour de la ville. Celle-ci est très curieuse avec son mélange de huttes en boue pétrie, toits de paille et de belles maisons à plusieurs étages qui se touchent et s'enchevêtrent comme une étrange mosaïque. Les calles ou rues sont de sable mouvant bordées de hauts trottoirs disparates et casse-cou. Par-dessus, les câbles et fils de l'éclairage électrique. Hors de ville, le terrain est partout sablonneux, les propriétés clôturées nous obligent de chercher quelques coléoptères sur les bords des chemins. Le soir, ayant appris que le steamer qui doit amener M. Forel est arrivé à Puerto Colombia, nous nous hâtons de faire nos préparatifs et le lendemain, à 7 heures, nous prenons le train pour Sabanilla ou Puerto Colombia.

15 février :

Le trajet est assez intéressant. C'est une végétation plutôt maigre sur un sol d'abord sablonneux puis marécageux où le sel se cristallise avec des aspects de neige. Nous côtoyons le Magdalena et passons près de sa barre. Voici Sabanilla, quelques masures et un long môle, débarcadère au bout duquel est mouillé le steamer. Quelqu'un se charge de prévenir M. Forel et bientôt M. Bugnion me le désigne venant au milieu des débarquants. Je vois un homme de haute stature, les cheveux et la barbe grisonnants, simplement vêtu, qui nous aborde avec un bon sourire et à qui je suis présenté. C'est le grand Forel.

Par suite d'une erreur, le bagage a été expédié à Baranquilla et ne peut être retiré, M. Bugnion et son beau-frère vont aller le chercher dans cette dernière ville; ils reviendront par le train de 3 h. En les attendant, je m'installe à l'Hôtel San Nicolas, sorte de baraque en boue et en paille, le sol de terre battue et le toit de chaume. Une seule porte mal fermée et point de fenêtre. Je préfère me promener sur la plage et les collines voisines où je trouve quelques insectes, surtout de jolies Cicindèles. Le terrain est d'ailleurs aride, sablonneux et la végétation rabougrie. Cependant, le train de 3 heures n'a ramené que M. Bugnion, les flemmards de douaniers n'ont pas daigné se déranger pour leur visite et M. Forel a dû rester, manquant son train et moi le courrier d'Europe que j'attendais avec impatience.

16 février :

Nous avons passé la nuit dans cette hutte, dépendance de l'hôtel San Nicolas; celui-ci ressemble un peu à un chalet, est assez bien tenu. Mais à minuit, un tintamarre effrayant nous réveille, chiens qui aboient, ânes qui braient, tambours qui battent un rythme monotone : ce sont des masques sordidement accoutrés qui fêtent la venue du Carnaval... On finit par se rendormir. Le matin, visite de toilette à Neptune. La plage est très belle ici, large et d'un beau sable clair; elle va se perdre vers la droite dans les îlots de palétuviers qui ornent l'embouchure du fleuve. Vers la gauche de petits rios forment des mares d'eau saumâtre où nous trouvons de beaux dytiques et de nombreux Bembidium. Une plantation de cocotiers nous abrite pendant une sieste, puis à 2 heures, le train nous ramène à Baranquilla où nous retrouvons M. Forel qui nous attendait à la gare.

Nous descendons cette fois à l'Hôtel Suisse, j'y trouve avec grand plaisir des lettres de parents et d'amis. Je passe le reste de la journée à la correspondance. L'hôtel est comble, on finit par nous trouver une chambre mais pour y dormir tous les trois.

17 février :

Bonne nuit grâce au lit à moustiquaire; aussi, frais et dispos, je vais avec M. Forel faire une chasse aux fourmis dans le jardin de l'hôtel. Il s'agit de défoncer les nids et de capturer les différentes formes sexuelles de la communauté. L'éminent spécialiste m'initie aux moeurs si intéressantes de ces insectes sociaux, c'est la première fois que je les observe de si près, guidé par le plus compétent des myrmécologues et je garde quelques exemplaires pour me faire une petite collection.

Tandis que les fourmis nous occupent, de gros oiseaux noirs, sorte de vautours, viennent se poser près de nous, nullement effarouchés. Très communs dans le pays, ils se rendent utiles en le débarrassant de toutes sortes d'immondices, surtout des cadavres, ce qui leur vaut, ici, le nom de charognards.

C'est carnaval, le bruit des tamtams retentit continuellement dans la ville. Nous essayons de sortir; mais nous sommes menacés plusieurs fois par des masques qui veulent nous asperger de leurs pots de couleur.

C'est la mode en Colombie de se lancer des pots de peinture pendant ces fêtes; je comprends pourquoi les habits sont si souvent maculés de grands placards de couleurs. On se jette aussi des oeufs et des fruits mous qui s'éclaboussent en touchant le but. Un gamin fait mine de me peindre en rouge, je le regarde dans les yeux en caressant ma canne, il se retire... Nous rentrons dans l'hôtel, un masque attifé d'une énorme couronne de fleurs artificielles pénètre dans le salon comme chez lui et nous harcèle jusqu'à ce qu'il reçoive un billet d'un réal... Après le déjeuner, M. Verdonelle, de la Société Géographique de Rome, me raconte ses chasses aux orchidées dans les forêts vierges de Colombie. Il me donne une poudre qu'il a rapportée, dit-il, du désert du Gobi et qui, mise dans les chaussures, protège contre le paludisme.

Nous faisons nos paquets car à 6 h. est le départ du bateau de la Cienaga et notre retour à Santa Marta est décidé. La voiture qui nous mène au port est conduite par un homme habillé en femme qui fait aussi bien le singe que le cocher. Nous voici à bord, mais partirons-nous, ou ne partirons-nous pas ? Le personnel est au carnaval. Enfin, nous partons. Nous retrouvons à bord M. Sandler, un Français qui a fait le voyage sur le "Canada" avec M. Forel. Il va rejoindre ses plantations sur les flancs de la Sierra Nevada. Très fier d'une carabine, sorte de lebel réduit, il tire constamment sur

les caïmans et les oiseaux pour le seul plaisir du tir. Nous rentrons dans les canaux entre les palétuviers. Installé sur l'avant du pont supérieur, je regarde deux nègres préparant un feu sur une caisse pleine de sable et placée tout à la proue du radeau. Le feu brûle, une grosse marmite y est posée pleine d'eau et de platanos (grosses bananes) coupées. Tout à coup, deux gros poissons sautent hors de l'eau et tombent à côté des nègres qui à coup de manchette les coupent et les mettent bouillir. Comme le bois sert de chauffage pour les machines, le pont inférieur en est plein. M. Forel ne perd jamais son temps et il y trouve plusieurs espèces de fourmis qu'il suppose nouvelles. Le soir venu, on fait ses préparatifs pour dormir. M. Bugnion qui s'est pourvu d'un hamac l'installe quelque part et vient encore causer. Quand il veut aller se coucher, il trouve son hamac occupé par un nègre, lequel ne veut absolument pas comprendre qu'il n'est pas chez lui. Quant à M. Sandler, il prend si mal ses dispositions pour se mettre dans son hamac que le voilà roulant par terre perdant du coup toute l'admiration que lui avait acquise sa carabine. Je cherche à m'endormir dans ma couverture écoutant M. Forel qui ronfle plus fort que la machine du bateau..

18 février :

Celui-ci a marché presque toute la nuit car au réveil, nous nous trouvons en pleine Cienaga. Ce lac est maintenant calme, comme un miroir et des bandes de pélicans alignés en demi cercle font leur pêche. Du reste, les poissons abondent, on les voit qui frétilent à la surface mais le plus curieux nommé par les indigènes "Pescado auja", poisson aiguille, mériterait plutôt celui de poisson ricochet. En effet, quand effrayé par le bateau ou ses ennemis aquatiques, il veut fuir, il sort d'un bond hors de l'eau et glisse pour ainsi dire debout à sa surface, le corps légèrement incliné en avant, frappant l'onde de sa queue et parcourant ainsi très rapidement 50 à 100 mètres tout en laissant derrière lui un long sillage divergent. Ce n'est pas encore le poisson volant mais le poisson marchant sur l'eau.

Soudain deux tigres bondissent sur le pont et se jettent sur les voyageurs, ce sont deux masques qui les houspillent les uns après les autres jusqu'à ce qu'ils en aient reçu quelques réaux. On se demande pourquoi le capitaine et le commissaire laissent faire, on les cherche et découvrons que ce sont eux-mêmes qui ont imaginé ce moyen d'augmenter leur profit... c'est toujours carnaval... et la liberté.

Arrivés à Puebloviejo, ces faux tigres sautent à terre et vont s'y divertir, laissant les passagers se débrouiller avec leurs bagages. Comme nous commençons à nous habituer aux moeurs colombiennes, nos affaires sont vite arrangées. Une charrette prend nos bagages et une demi-heure après nous arrivons à San Juan de Cienaga. C'est 9 heures; comme le train ne partira qu'à 3 h. 1/2 de l'après-midi, nous laissons nos affaires à la gare et une voiture, qui doit nous conduire au plus confortable hôtel de la localité, s'arrête devant une maison un peu mieux que les autres; c'est là; mais elle est fermée par un énorme cadenas, tout le personnel est à la fête. Cherchons encore. Enfin nous voici chez un patriarche de 84 ans, robuste et abstinent de tout alcool, ce qui fait un énorme plaisir à M. Forel, mais par contre un fervent adorateur de Vénus, qui tenait sur ses genoux un bambin de 6 ans, son fils, à qui il apprenait à dessiner. Ce vieux a une bonne table et pendant que nous y déjeunons, les masques passent dans la rue. En voilà une cinquantaine en beaux habits blancs, Colombiens et Colombiennes s'avancent par couple au son d'une musique et pénètrent dans une vaste salle juste en face de notre demeure. C'est pour danser et, par la fenêtre, je suis les péripéties du bal. Quand la première danse va finir, les cavaliers saupoudrent avec de la farine les noires chevelures de leur dame. A la seconde danse, c'est le tour de ces jolies femmes à barbouiller leur danseur avec des sapanillas, sorte de fruits dont la pulpe, écrasée sur les habits, y laisse de belles taches rougeâtres. A la troisième tournée, ce sont de petits papiers qui se collent sur les visages et les vêtements partout où sapanillas et sueurs le permettent. Au quatrième tour et les suivants, des couleurs varient, si bien que quand nous partons, vers 1 heure, ces danseurs sont dans un état dégoûtant. Des rixes éclatent, allumées par les vapeurs du rhum et les beaux yeux des señoritas.

Nous profitons du temps qui nous reste pour visiter la ville et chasser aux environs. Quelques maisons sont construites en briques, les autres en pisé et couvertes de chaume. Les rues droites, forment échiquier dans lesquelles grouille une population que Sandler qui est du Midi, estime à 30.000, disons 15.000 et nous serons plus près de la réalité. Le sol plat semble être l'ancien fond du lac et s'étend jusqu'au pied de la Sierra Nevada qui paraît s'élever brusquement de ses 5.300 m. Sur ce terrain, j'accompagne M. Forel, lequel remplit hâtivement un sac de tout ce qu'il peut trouver dans quatre fourmilières. Nous voyons de grands nids dont l'ouverture forme un cratère de déblais. Les fourmis à

barbe qui les habitent sont granivores et rapportent des graines des environs. L'espèce et le sous-genre sont nouveaux pour la science (Pogonomyrmex (Forelomyrmex) mayri For.). Tandis que le train nous ramène, M. Forel s'occupe à répartir dans 4 tubes d'alcool les fourmis de son sac. Tous les voyageurs sont entassés autour de nous et le regardent curieusement ; de temps en temps, quand une fourmi réussit à fuir, ce sont des rires sonores et des applaudissements.

Cinq heures. C'est Santa Marta. Le yacht se mire dans l'eau du port et nous réjouit les yeux. Nous voici à bord. C'est M. Versluis qui nous accueille à la place du comte de Dalmas en expédition avec M. Munet chez les Indiens. Quel plaisir que de retrouver un repas européen et un lit avec matelas.

19 février :

Matinée occupée à mettre les chasses en ordre et à pêcher quelques syphonophores qui voguent le long du yacht. Placées dans un bassin de verre, j'examine avec admiration ces étranges colonies d'êtres dont les uns en forme de cloche servent à la progression, les autres à la nutrition, d'autres à la défense, une autre catégorie à la reproduction. Les uns sont transparents comme du cristal, les autres parés de couleurs aussi vives que celles d'un arc-en-ciel.

Vers 11 heures, M. Forel revient d'une chasse aux fourmis dans les jardins du voisinage. Il me fait voir ses captures les plus intéressantes. Je retiens celles du genre Trachymyrmex, de la tribu des Attini, qui ont l'instinct de récolter des feuilles vertes qu'elles découpent et étalent dans leurs chambres souterraines pour en faire un milieu de culture à champignons. Ce champignon, qu'elles soignent fort bien, en coupant les mycéliums, qui obstruent les galeries, et facilitant la production des sporidies, fait leur unique nourriture.

Après midi, MM. Bugnion et Forel retournent chasser des insectes tandis que je reste à bord pour étudier au microscope les Syphonophores qui vivent encore. Entre temps, les matelots ont réussi à retrouver l'ancre perdue et à la ramener, nous sans efforts, sur le pont du Chazalie. Ils ont aussi pêché un énorme requin, dont la formidable mâchoire est préparée et sèche sur le pont.

La soirée se passe sur le pont, fort agréable car M. Forel se charge de nous entretenir de sujets de haute gravité morale pour l'avenir de notre race. J'ai ainsi

le bonheur d'entendre discuter deux savants d'idées un peu différentes mais dont le fond est bien le même.

20 février :

Ce matin, tandis que MM. Bugnion et Forel sont partis par le train pour Riofrio, je range mes affaires puis, avec M. Versluis, nous allons chasser à terre où je capture quelques Cicindèles de plage et des oiseaux que le préparateur, M. Althaus met en peaux dans la soirée.

21 février :

Comme hier, chasses dans les environs, parmi les oiseaux un beau Martin pêcheur au manteau bleu, ventre blanc et gorge rouge.

22 février :

Je commence à m'intéresser aux fourmis et je capture ce matin une araignée noire à tête et pattes antérieures rouges qui se promène parmi des fourmis de même couleur (Camponotus lindigi) donc un cas de mimétisme.

Le soir retour de MM. Bugnion et Forel qui rapportent de très bonnes chasses et d'intéressantes observations de Riofrio. M. Bugnion a une iguane vivante dont nous étudierons les oeufs.

23 février :

Tandis que MM. Bugnion et Forel passent la journée à soigner leurs chasses et à se reposer, je pars dès 5 h. avec MM. Althaus, Versluis et le brave matelot Prunelec pour une expédition, qui doit durer toute la journée. Malheureusement pas de train aujourd'hui, il faut donc suivre la voie à pied. Qu'importe on chasse tout en avançant. Prunelec porte sacs, fusils et filets à papillons et nous les passe selon nos besoins. Dans un fond de rivière couvert de feuilles mortes, nous trouvons un grand nombre d'insectes. Je remarque une femelle de scorpion portant toute sa famille sur le dos. Sur un tronc de curieuses arachnides du genre Phrynus dont la première paire de pattes est transformée en longs tentacules qui atteignent près de 20 centimètres, et les chélicères presque aussi développés que chez les scorpions. Le repas se fait au milieu d'une plantation de cannes à sucre dont les tiges font le dessert. Plus tard nous prenons un bain dans un joli rio, près de nous un nègre pêche de belles écrevisses en plaçant ses mains sous les pierres et entre les racines; quand il se sent pincé, il retire ses doigts au bout desquels pendent un ou plusieurs crustacés. Nous en avons acheté quelques-uns qui furent très appréciés au repas du soir.

24 février :

Matinée passée à bord pour ranger nos captures. L'Iguane de M. Bugnion est chloroformée et nous en retirons 36 oeufs longs de 5 cm, qui avaient déjà l'embryon développé comme un poulet de 3 à 4 jours.

L'après-midi, je descends à terre avec M. Forel. Nous nous rencontrons avec M. le comte de Dalmas et M. Munet qui reviennent de leur expédition chez les Indiens. Je fais les présentations. Ils sont bien fatigués mais rapportent des trophées, sabres en bois de fer, arcs, flèches etc. et des aventures. Mais M. Munet doit partir le plus tôt possible pour la Martinique et ramener en France M. Frèrejean qui va toujours plus mal.

25 février :

Nous partons ce matin M. Forel et moi pour Santacruz où j'ai été avant hier avec MM. Versluis et Althaus. Le train ne s'y arrête pas mais le conducteur fait ralentir et nous pouvons descendre sans danger. C'est la forêt, la chasse commence de suite et nous occupe intensément. M. Forel creuse maintes fourmilières et en remplit ses sacs à fourmis. Tantôt je l'aide, tantôt je cherche pour ma part des insectes d'autres ordres. Tout en marchant, nous atteignons les plantations de cannes à sucre où un indigène qui me prend pour un médecin me demande une consultation pour ses oreilles. Je lui indique des instillations d'huile mentholée à préparer lui-même et lui conseille de ne plus boire de rhum. Il s'en va, songeur; je le dis à Forel qui répond : "Vous lui avez rendu service".

Au sommet d'un arbre de 6 mètres de haut se voit une masse sombre : des fourmis montent en file le long du tronc, ce sont des Crematogaster et des Dolichoderus de même taille. M. Forel aimerait avoir le nid. Je grimpe et l'atteins, le dégage, tandis que des milliers de fourmis se promènent avec fureur sur moi et me mordillent. Je redescends plus vite que monté et vais me plonger dans la rivière. M. Forel rit mais je suis content car il s'agit, paraît-il, d'un cas intéressant de symbiose qui enchante le myrmécologue.

C'est l'heure de déjeuner; nous nous installons vers la rivière et mangeons sur le pouce quelques oeufs et du pain tandis que nous sommes dévorés à notre tour par des nuées de moustiques et de simulium. Nous ne sommes pas même protégés par des linges et de l'essence qui couvrent la peau des mains et de la tête.

Après avoir encore bien chassé, nous revenons à la voie du chemin de fer mais le train a déjà passé et nous sommes heureux de voir venir des ouvriers sur une drai-sienne; ils sont assez aimables pour nous prendre avec eux. Voici le rio des écrevisses, notre "express" s'arrête et nous attend sur le pont tandis que nous prenons un bain rafraîchissant. Le nègre pêche toujours ses écrevisses mais cette fois ce sont ses orteils qui servent d'appâts. Enfin nous remontons sur la machine pour rentrer triomphants à Santa Marta.

26 février :

Une expédition de Santa Marta à Rioacha le long de la Sierra Nevada et qui doit durer une vingtaine de jours ayant été décidée hier soir, nous passons la journée aux préparatifs. M. Gauthier nous aide à trouver deux guides, trois mules et des provisions.

Le Gouverneur du Département est venu nous voir à bord avec toute sa suite de belles créoles, il reste à dîner et la soirée se passe à écouter M. Forel qui nous fait une véritable conférence sur l'hypnotisme.

27 février :

Nous quittons le yacht à 7 h., après avoir salué M. Munet que nous ne reverrons plus et le comte qui nous donne rendez-vous au large de Dibulla, dans vingt jours. Tout est prêt chez M. Gauthier. Une mule de charge, deux de selle, l'une pour M. Forel, l'autre à monter alternativement par M. Bugnion et moi. Ainsi l'un de nous sera à pied comme les deux guides, Luis et Britto, mais comme il est plus facile de chasser en marchant la mule sera le plus souvent inoccupée. La caravane s'ébranle, d'abord Luis et la mule de charge, puis M. Forel sur la sienne, M. Bugnion et moi suivons à pied, puis l'autre mule et Britto. Nous traversons la ville quand M. Forel ouvre son ombrelle et la mule qui le porte ainsi que celle de charge prennent le mors aux dents, le bagage roule par terre, le professeur est paumé sur sa monture aux éclats de la population. Enfin tout s'arrange et nous entrons dans la brousse. C'est par un chemin poussiéreux que nous atteignons le petit village de Bunda où nous achetons quelques bananes pour les manger avec le petit pain dur du pays, au bord d'un rio.

C'est sur ce chemin que se trouve la maison où naquit Bolivar, le grand chef de l'indépendance sud américaine. Elle est entourée de grands manguiers et la statue en marbre du général fait face à la route. Je montre à M. Forel une fourmilière, au pied de la statue, que j'avais remarquée lors de mon premier passage avec

M. Bugnion il y a déjà 20 jours. Ce sont des Pheidole. Nous continuons sur le chemin de Donama, déjà connu et nous établissons le camp pour la nuit au bord d'un beau rio d'eau courante et fraîche. Aux grands arbres pendent bientôt les hamacs. Les guides couchent à même le sol, dans des sacs. Ils doivent entretenir le feu toute la nuit pour éloigner les fauves et les serpents. De l'autre côté de la rivière, un grand arbre mort est couché, les guides y mettent le feu. Les flammes s'élèvent si haut et sont si chaudes que nous sommes obligés de nous éloigner avec nos bagages. Heureusement, le feu ne se communique pas aux autres arbres et nous revenons nous installer pour dormir.

Il faut être bien fatigué pour dormir dans la forêt vierge. L'inquiétude n'est point dissipée par le feu que, du reste, les guides laissent souvent éteindre, car les moustiques et les garapatos (tiques) se chargent de nous maintenir éveillés. Les moustiques en veulent au visage et aux mains tandis que les tiques se promènent par tout le corps en provoquant par leurs piqûres des grattages énergiques. Ce diabolique acarien n'est d'abord qu'une poussière roussâtre qui saupoudre les feuilles des buissons bordant les chemins et qui s'accroche aux vêtements quand par hasard on les frôle. Bien qu'il en tombe des centaines, en secouant, il en reste encore trop qui vont s'installer dans les aisselles et sur le dos où ils sont moins atteints par les doigts; là ils enfoncent leur rostre dans la peau et y puisent le sang jusqu'à devenir dodus comme des haricots. Les femelles ainsi gorgées se laissent tomber sur les passages, pondent des centaines d'oeufs qui, éclos, donnent naissance aux petites larves rousses qui grimant sur les végétaux voisins, recommencent le cycle.

Je m'aperçois que M. Bugnion ne dort pas trop, sa guerre aux garapatos provoque de terribles tremblements à son hamac. Quant à M. Forel, il atteste son bon sommeil par des ronflements sonores comprenant au moins trois octaves.

28 février :

C'est un matin féérique. La végétation devient de plus en plus belle à mesure que nous pénétrons plus avant dans la forêt. Les lumières tamisées par le dôme épais d'arbres plus que centenaires étalé à près de 40 mètres, parmi un fouillis d'épiphytes et de lianes, éclairent faiblement le sentier tout bordé de plantes fleuries. De magnifiques papillons, Morpho bleu de ciel, papillon de velours sombre taché de soie blanche et rouge. Des

oiseaux splendides de plumages et étonnants de chansons nous arrachent à chaque pas des cris d'admiration ou de surprise.

De temps en temps, les arbres se font moins touffus et laissent tomber sur le sol des flots de verdure où, parmi des fleurs variées, de grandes passiflores rouge vif semblent des étoiles et que des milliers d'insectes aux ailes diaphanes provoquent un scintillement général.

Soudain, une belle clairière s'ouvre devant moi. Au milieu, sur un tertre, une jolie maison blanche entourée de cultures. Comme je précède la caravane de quelques minutes, je jette ma mule au trot et tombe entre les bras d'une vieille connaissance. C'est le jeune Américain, fils de Suisse, que nous avons vu à l'Hôtel de Santa Marta, le soir de notre arrivée et qui vient par ici faire des achats de café. Il me présente à une jolie dame anglaise, Mrs Fly, la femme du propriétaire de céans. En ce moment, la caravane débouche et vient à nous. Nous sommes invités pour le déjeuner et en attendant les préparatifs, nous faisons une chasse entomologique fructueuse. Au repas nous goûtons au pécarri, viande excellente, tandis que la conversation se fait en français, espagnol, anglais et allemand. Après le dessert, nous passons au salon où se trouve un piano (comment a-t-il pu être trimbalé jusqu'ici?) et parmi les livres de la bibliothèque, je note les noms de Shakspeare et de Milton. Vraiment, quand l'anglais s'expatrie, il emporte avec lui, surtout s'il a une femme, toutes ses aises, tout le vieux confort britannique, fut-ce au milieu de la forêt vierge. Mais il emporte aussi la persévérance, le travail, l'énergie et la sobriété qui mènent au succès.

Nous partons gratifiés d'un bon quartier de pécarri (Saïno) que nous cuirons pour le repas du soir et rentrons dans la forêt. De petits rios sont passés à gué. Je m'embourbe dans l'un d'eux avec ma mule et ne m'en tire qu'après un bain dans le sable mouvant. Au bord d'une autre rivière, je vois toute une armée de fourmis chasseresses du genre Eciton (E. hamatum F.). Etant descendu de ma monture pour en ramasser, je suis vivement attaqué, principalement par les grands soldats roux et je dois reculer. Plusieurs insectes ont enfoncé leurs longues mandibules en crochet dans mes mollets et quand je veux les retirer, les têtes se détachent des corps et restent agrippées par les mandibules à la peau. M. Forel arrive en ce moment et fait une bonne récolte puis, tout en marchant, m'instruit des moeurs de ces Eciton.

Enfin nous arrivons sur des plantations où plusieurs maisons de ranchos nous indiquent que nous sommes à Calabasso, exploitation d'une compagnie de Bogota. La plus belle de ces maisons est perchée au sommet d'un petit coteau que gravit un long escalier et où nous sommes reçus par le gracieux sourire d'une charmante colombienne. M. Vilar, son mari, nous offre l'hospitalité pour la nuit. C'est accepté et pendant le reste du jour nous chassons insectes et oiseaux. Je capture deux Morphos bruns barrés de bleu. Le repas se fait en famille et, chose rare pour nous, il y a une dame à table. A midi elle était blonde aux yeux bleus; ce soir elle est brune aux yeux noirs. Mais la fatigue nous pousse au sommeil, la causerie du soir est abrégée, nous nous couchons, MM. Forel et Bugnion dans des cadres, moi dans un hamac où nous passons tous une bonne nuit malgré les moustiques, tiques et morsures des simuliids.

29 février :

Le matin nous nous remettons en route, accompagnés par M. Vilar, qui veut nous aider à passer le rio Piedras, forte rivière que nous aurons à traverser trois fois dans la journée. Encore la forêt vierge si belle, si riche et mystérieuse. Le sous-bois est formé ici par des balisiers qui dépassent un homme à cheval. Comme le sentier est très étroit, ces cannas nous frôlent au passage et nous y sommes comme des Liliputiens dans du gazon tant nous nous sentons petits à côté des arbres géants. Et pourtant ceux-ci, chargés d'épiphytes, festonnés de nombreuses lianes, soutiennent une lutte terrible bien que sournoise et silencieuse avec cette armée de plantes parasites. C'est à celui qui saura conquérir le plus de lumière, le plus de soleil, tant pis pour les autres, c'est la guerre pour vivre, le "struggle for life" dans toute son horreur et sa majesté. Cette vie intense qui de toute part nous environne m'émeut comme je suis ému lorsque sur quelque sommet j'assiste à la beauté du lever du jour ou qu'en plein océan les vagues déferlent blanches d'écume.

C'est au bord d'un frais ruisseau que nous prenons le repas. Quelques conserves trop vieilles achetées à Santa Marta font moins plaisir que le grossier chocolat du pays qui se mange avec de la "panella" sorte de sucre de canne non raffiné, brunâtre, espèce de cassonade molle vendue en cubes de 5 kgs. Des oranges, mi-douces, mi-amères, cueillies sur les orangers sauvages qui poussent dans cet endroit, font le dessert.

Nous reprenons notre route ou plutôt simplement notre marche, car bien que le chemin que nous suivons porte le

nom de "Camino réal", il devient de plus en plus virtuel. Il n'est représenté, en ce moment, que par le fil télégraphique qui va de Santa Marta à Rioacha et que l'on aperçoit plus ou moins attaché au tronc des arbres. Quant au chemin lui-même, d'abord assez convenable jusqu'à Bunda, il devient piste, sentier, puis brousse touffue qu'il faut ouvrir à coup de machette. M. Forel, toujours sur sa mule, reste retenu au cou par une longue liane qu'il me faut couper pour le dégager. De gros arbres, tombés au travers de la piste, doivent être contournés, détour qui coûte 60 à 100 mètres de travail aux machettes des deux guides. Parfois le tronc, suspendu sur ses racines et ses branches, permet de passer dessous tout en restant monté. Je glisse sous l'un d'eux, renversé sur la croupe de ma mule et capture ainsi un couple de magnifiques charançons agrippés à l'écorce. La marche est bien ralentie quand il faut se débattre de cette façon contre le fourré; aussi, quelle joie quand par hasard nous tombons sur d'anciennes voies indiennes. Celles-ci consistent en grandes dalles de pierres, d'un mètre à un mètre et demi de côtés, qui placées en file retiennent la petite végétation et permettent un passage facile. Mais, par placé, les troncs ou les racines des grands arbres ont soulevé et même renversé ces antiques dalles, témoins de la civilisation des anciens Arhouaques, peuple voisin des Incas.

En effet, au milieu de cette riche nature s'élevaient jadis des villes populeuses et magnifiques dont il ne reste plus que des ruines depuis que les conquistadores espagnols ont massacré ces populations pacifiques pour leur voler leur or. Les Arhouaques se sont alors suicidés par milliers et les moins braves se sont enfuis dans les montagnes où nous les retrouverons dans quelques jours. J'ai moi-même ramassé quelques débris de poterie dans un petit ruisseau près de vieux murs ruinés entre Bunda et Donama, endroit où M. de Dalmas et M. de Brethes ont trouvé des grenouilles en or de grandeur naturelle qui étaient des divinités pluviales.

Quant aux rios, il faut les passer comme on peut. Pour le moment, ils sont toujours "secos", secs, au dire des guides car, pour eux, la rivière est sèche tant que l'eau n'atteint pas la tête d'un homme debout et qu'il peut porter ses habits sans les mouiller en les tenant les bras levés. Nous avons déjà traversé deux fois le rio Piedra aujourd'hui et M. Vilar nous a quittés depuis longtemps. Bien que "secos", il a nécessité que nous le passions nus comme Adam, ou presque car M. Forel garde son chapeau de paille et son ombrelle, M. Bugnion son

casque colonial, sa boîte à botanique et son filet à papillons, moi-même mon casque et mon fusil, ce qui fait très bien dans le paysage.

Quand le rio est "mojado", mouillé, ce qui arrive surtout près de la mer où le courant se ralentit ou pendant la saison des pluies, il faut le passer en confectionnant un radeau avec des débris de bois que l'on relie au moyen de lianes, matériaux qui se trouvent sous la main, et l'ayant mis à l'eau, on le pousse devant soi tout en nageant.

Ces passages ne se font pas sans danger car dès que l'eau est moins rapide et un peu profonde, les alligators pullulent. Pour moi, je n'aime pas ces Crocodiliens qui peuvent traîtreusement me happer une jambe. D'ailleurs, les fonds mouvants dans lesquels on peut brusquement disparaître sont aussi à craindre que les caïmans; ils ne manquent pas ici, M. Forel en a fait l'expérience ce jour même !

Comme la chasse aux fourmis nécessite surtout l'exploration des nids, une chasse en courant ne vaut rien du tout et, bien que M. Forel, armé d'un petit filet, essaie en passant et tout en restant sur sa mule, quelques captures sur les buissons, celles-ci sont loin d'avoir l'intérêt scientifique désirable. Aussi avait-on décidé que l'étape serait courte et que vers 4 heures nous serions arrivés à Naranjo pour y établir le campement et s'y livrer à l'entomologie pendant deux heures, c'est-à-dire jusqu'au crépuscule, mais on avait compté sans les difficultés de la route et, quand 4 heures furent passées, M. Forel me demanda si nous n'étions pas bientôt au but. A cette question, un guide répondit : "Dans un quart d'heure". Quand le quart d'heure fut largement dépassé, M. Forel me reposa la même question et le guide de nous répondre encore : "Dans un quart d'heure". Ce deuxième quart d'heure passe comme le premier et M. Forel, qui commence à s'impatienter, me pose pour la troisième fois cette question. Cette fois, le guide, pince-sans-rire, de crier : "Dans une demi-heure".... M. Forel se fâche, c'est compréhensible, et lance sa monture en avant, espérant gagner du temps. Bientôt il arrive au bord du grand rio, sur l'autre berge duquel nous devons camper et, sans attendre y entre tout en restant sur sa mule. Nous atteignons en ce moment la rivière et le guide qui voit le danger couru par le professeur lui crie de s'arrêter et de tourner à gauche. Je traduis en criant aussi, mais le cavalier n'entend pas bien, l'eau fait trop de bruit et il se dirige justement à droite et s'enfonce brusquement dans

l'eau. La mule n'a que la tête qui émerge, elle lutte désespérément tandis que M. Forel se cramponne à la selle. Le sable est mouvant et ils vont peut-être disparaître sous nos yeux quand le guide, qui s'est lancé à l'eau, réussit à saisir le bride et ramener l'animal sur un fond plus solide.

Enfin nous pouvons installer notre campement sur l'autre rive, près d'un arbre énorme que la mort a étendu le long de la berge et sous lequel on suspend les hamacs. Les guides cuisent du riz à l'eau que nous mangeons avec du chicongo et des platanos, ces grandes bananes non sucrées qui, cuites dans la cendre, remplacent le pain.

Pendant que les professeurs profitent des dernières minutes du jour, je me construis un toit avec des feuilles de balisiers pour m'abriter du serein qui tombe vers 4 heures et me mouille comme un bain.

La nuit est venue; bien que fatigué par l'étape, je ne puis dormir; une dent me fait mal. J'écoute les ronflades de M. Forel dont quelques notes aiguës atteignent le plus haut diapason et d'autres sont si basses qu'on peut presque en compter les vibrations. Bref, je me lève, grimpe sur le tronc horizontal et large comme un chemin puis m'avance sur une forte branche qui s'étend jusqu'à surplomber la rivière. Nuit magnifique que je n'oublierai jamais. La lune brille en plein. Sous moi son reflet miroite sur l'eau. De l'autre côté du rio s'étend la longue masse sombre des forêts d'où s'élève l'impressionnante rumeur des fauves et que domine de temps en temps la voix formidable des singes hurleurs. Près de moi s'élève le solo d'orgue tenu par M. Forel qui complète ce pittoresque concerto... Longtemps je demeure en contemplation sur ce perchoir tout en pensant à ceux qui j'ai laissés là bas au pays.... Mais l'onde a remué au-dessous de moi, je vois la longue tête d'un caïman qui glisse vers le bord. Le camp est dans l'ombre, les guides, endormis dans leur sac, ont laissé éteindre le feu. Je me hâte d'aller le ranimer tout en secouant vivement le guide fautif. Il me dit qu'il n'y a rien à craindre, que les ronflements du dormeur font fuir les bêtes féroces. Je souris mais pense qu'au contraire, ils peuvent bien avoir attiré l'alligator que je viens d'apercevoir. Je le pressens près du bord, à 5 ou 6 mètres des hamacs. Le bois ne manque pas et les flammes sont bientôt assez hautes pour chasser inquiétudes et fauves.

Je n'ai nulle envie de dormir et pour passer le temps, il me vient à l'idée de me faire un plat de riz à la

panella. Mais il manque de l'eau et pour en chercher dans la rivière, je dois contourner l'arbre et parcourir environ 50 mètres dans les hautes herbes et les roseaux où se cachent serpents et autres choses suspectes.

J'imagine un chemin de feu. Des brandons enflammés sont disposés en ligne tous les 10 mètres en autant de petits foyers et, muni de la casserole et d'un flambeau de branches, j'atteins la rivière et reviens au bivouac avec l'eau désirée. Elle bout bientôt et le riz bien cuit, agréablement coloré par la panella, est ensuite servi sur une large feuille qui me sert d'assiette. Pendant que je savoure tranquillement, la voix de M. Bugnion se fait entendre brusquement derrière moi et j'aperçois sa silhouette sortant de l'ombre. Lui aussi avait peine à dormir. Une deuxième feuille est couverte de riz et nous festoyons tous deux jusqu'à ce qu'enfin, nous regagnions nos hamacs et nous nous endormions.

1er mars :

Après un bon bain dans la rivière et avoir tiré un grand pic à tête rouge que Juan se mit aussitôt à plumer, je propose d'aller toujours en avant pour essayer de tuer quelque gibier. Je m'engage donc seul à pied sur la piste guidé par le fameux fil télégraphique. Chemin faisant, je tue un beau toucan au grand bec coloré et léger comme du liège, puis un "oropelo" noir et or, ressemblant au merle et qui se nourrit, paraît-il, d'oranges, dont il perfore la pelure. Le fait est que j'ai vu plusieurs de ces fruits percés d'un trou d'environ un centimètre de diamètre dû, selon les guides, à cet oiseau. Peu à peu ma ceinture s'orne d'oiseaux multicolores. J'arrive sur une "quebrada", rivière presque sèche dont le sable porte de nombreuses empreintes de pécaris et d'autres plus grandes que je soupçonne être celles du tapir. Grand désir de remonter cette rivière où je vois de beaux papillons. Mais si la caravane, qui doit me suivre, allait à passer ? Pour l'avertir, je plante un long bâton au milieu de la sente avec un papier priant de tirer un coup de feu pour me faire rallier. Je parcours sans bruit, sur le sable, une centaine de mètres quand soudain un grognement se fait entendre dans le fourré voisin. Une douzaine de pécaris "saïnos" se trouvent devant moi en partie cachés par les plantes. Je pose mon fusil, chargé seulement à grenaille pour ne pas abîmer les oiseaux, et prends mon revolver, mais le faible bruit que je fais suffit à effrayer mes animaux qui détalent à travers bois avec un roulement de tonnerre, comme si le troupeau comprenait des centaines d'individus. Si je n'avais fait que de blesser l'un d'eux, à ses cris, j'aurais été attaqué par toute l'ar-

mée. Le temps passe, revenu à la piste, je trouve mon signal en place, personne n'a passé, pas de trace sur le sable de sabots des mules. Je reviens donc en arrière et rencontre enfin la caravane. Il y avait eu malentendu et j'avais été attendu au campement, heureusement parce que cette attente a permis à M. Forel de faire de fort intéressantes trouvailles myrmécologiques. La marche continue jusqu'à 1 heure en suivant le fil télégraphique, puis le sentier l'abandonne et se dirige vers la mer que nous atteignons bientôt pour y faire le repas. Il y a là un petit rancho dont les bananes douces font le dessert. Nous suivons maintenant la plage. C'est une marche pénible dans le sable brûlant et inconsistant. Le soleil tropical darde ses rayons sur nos têtes. Nous passons successivement deux rios si profonds qu'il faut porter ses habits sur la tête; le deuxième surtout a un fort courant. On doit décharger les mules et les faire passer à la nage. Quand nous avons tous passé, je remarque cinq ou six caïmans près de la place que nous venons de quitter. L'un d'eux reçoit une balle blindée de mon revolver, sa queue frappe l'eau et le monstre disparaît dans la vase. C'est le rio "Guachaca" que nous venons de traverser et nous installons notre camp à quelques pas de son embouchure. Comme il n'y a pas d'arbres, les hamacs sont simplement étendus sur le sable.

2 mars :

Pendant la nuit une des mules a rompu ses liens et s'est enfuie. Les guides la retrouvent en suivant la piste. Ordinairement, elles mangent la nuit en broutant autour du campement mais cette fois, il n'y avait que du sable; il faudra donc s'arrêter dès que possible pour les nourrir. La mer a été haute et luttait magnifique à la barre du rio. De nouveau la marche sur le sable qui devient de plus en plus brûlant. On avance mieux sur la plage que mouillent les lames. A midi, halte près d'un petit rancho où paissent quelques vaches et que rejoignent nos mules. A quelques pas se trouve une rivière grande et profonde au bord de laquelle je prends une aigrette grise et quelques autres oiseaux. Je crois voir un jeune caïman dans les roseaux, je tire : c'est un gros varan de rivière. Les guides l'appellent "Lobo marino" loup de mer, il est plein de tiques. Deux heures se passent là à se reposer et collecter des insectes, le reste de l'étape ne devant pas être long jusqu'à Don Diego où se trouve une compagnie de planteurs français.

C'est le comptable, M. Galland, qui nous y reçoit et met à notre disposition sa belle maison, très confortable pour le pays. Nous sommes intéressés par deux pecaris apprivoisés qui se promènent avec leur grosse glande

dorsale. Le soir, après un repas dont le menu (choucroute et confiture aux cerises) nous étonne, nous allons dormir sur la galerie couverte qui entoure la maison et où pendent nos hamacs, caressés par la brise salée du large.

Matin radieux bien qu'il ait plu toute la nuit, chose rare pendant cette saison. Le sol est déjà sec et nous nous décidons de rester un jour ici. Belle plantation de cafés et de cacaotiers que travaillent des Martinicains recrutés par la compagnie. On y chasse jusqu'à midi après quoi MM. Forel et Bugnion retournent à leurs recherches. Quant à moi, des soins divers me retiennent au village. Je soigne les mules qui sont dévorées par les simulum. Ces petites mouches, que les indigènes nomment si bien "la plaga", la plaie, sont si serrées sur le poitrail des pauvres bêtes que quand j'y applique la main, celle-ci reste dessinée en une plaque de sang. Ces misérables moucherons voltigent en troupe autour des mains et de la figure, piquent presque sans douleur, mais après quelques heures chaque piqûre est remplacée par un petit bouton rouge qui démange affreusement. Et cette vermine abonde partout vers les rivières et les mares.

Soudain les cris d'une dispute s'élèvent dans les environs. Je me dirige vers les clameurs. Un indien se bat avec un autre au sujet d'une femme. Affaire de jalousie. L'homme attaqué ayant reçu une balafre de machette, va se plaindre au régidor (chef de police) qui le fait mettre immédiatement au "cepo". Le régidor, c'est la justice, le "cepo", c'est la prison. Le régidor n'est pas intéressant mais le "cepo" c'est autre chose. Voyez une espèce de table ou d'estrade longue de trois mètres, haute d'un mètre, bordée au nord de deux fortes planches superposées verticalement entre lesquelles sont ménagées des encoches qui se correspondent. Celles-ci forment ainsi des trous dans lesquels on passe les pieds du condamné. Il se trouve assis les chevilles prises et exposé en plein air aux moqueries des passants. C'est le pilori dans toute sa rudesse moyenâgeuse. Voici donc notre indien rivé au cepo. Une quinzaine d'individus l'entourent, rient ou l'insultent. Le prisonnier leur rend la pareille, ce qui provoque la colère de quelques types qui se mettent à lui lancer des bananes pourries. Le destinataire en attrape quelques-unes et les renvoie, touche des innocents qui se mettent aussi de la bataille. Elle devient générale. Un silence brusque. Une femme a sauté sur le cepo, parle à l'oreille du prisonnier, panse sa blessure, puis s'écarte avec tout le monde, laissant seul le pauvre homme que sa famille doit nourrir.

Plus tard, j'aperçois dans la mer une embarcation qui tente d'entrer dans le rio. C'est un "cayuco", sorte de grand canot creusé dans le tronc d'un géant de la forêt (bois de cavacoli). Bien que sans quille mais guidé par de hardis marins, il tient bien la vague. Cette pirogue devait amener M. Gagneux, directeur de l'exploitation, mais celui-ci a dû rester à Dibulla, malade du paludisme. Comme j'apprends que l'embarcation va repartir pour cette localité, but de notre expédition, et que je vois en ce moment arriver M. Forel, je lui conseille de profiter de cette circonstance pour éviter le trajet long et dangereux qui reste à faire par terre. Aussitôt décidé, il va chercher son bagage et le dépose au bord de la rivière où est amarré le cayuco. M. Bugnion arrive à son tour mais pas les rameurs. Le temps passe avec la patience. Déjà le soleil plonge dans l'océan. Enfin voici nos gens. M. Forel est embarqué avec son bagage. La pirogue passe en bondissant la barre écumante et s'engage sur la mer houleuse, puis, bien vite, disparaît dans la nuit. Comment atteindra-t-il Dibulla ? J'appréhende fort pour lui.

De bonne heure, M. Bugnion, les guides et moi, nous reprenons le voyage. M. Galland nous accompagne jusqu'au rio Don Diego (Oulouegi en arhouaque) que nous passons en cayuco. Les mules sont obligées de faire un long détour pour passer vers la barre où l'eau est moins profonde, mais elles doivent néanmoins nager. De cette embouchure, la vue sur les montagnes est de toute beauté. Tout en haut, les sommets neigeux de la Sierra Nevada ont des découpures alpestres qui rappellent le massif de la Jungfrau. Au-dessous, les "paramos", contre-forts bleuâtres aux pâturages et petits bois déjà illuminés par le soleil. Au-dessous encore, la grande forêt vierge qui aboutit à la plage où elle se termine par une bordure de palétuviers. C'est un hémisphère qui se déroule sous les yeux depuis les glaciers des régions polaires jusqu'à l'exubérante végétation tropicale.

Il faut encore suivre la plage. Elle devient de plus en plus difficile. Voici "Los Pasos de los Maronas" où les vagues viennent se briser contre de hautes falaises; il devient presque impossible de passer sans se faire asperger. Ce n'est plus le sable mais une succession de gros blocs qu'il faut escalader ou contourner. On atteint un petit rio dont les eaux jaunâtres sont arrêtées par une digue naturelle de sable qui permet de le franchir et enfin, de quitter la plage. Mais quel "camino real" que le sentier que nous sommes obligés de suivre le long des flancs ou du sommet des falaises ! Un affreux sentier

croulant sous les pas, tout barricadé d'énormes troncs d'arbres qu'il faut contourner avec le précipice à côté, au fond duquel on entend déferler les lames. On avance péniblement à pied. M. Bugnion nous précède pour avoir plus de chance de trouver des insectes. Je viens ensuite, puis Luis avec les mules de selle, puis Juan, fermant la marche en tirant la mule de charge. Soudain Luis me crie : "La mula se cayo" la mule est tombée, puis disparaît. Je cours rappeler M. Bugnion, qui avait beaucoup d'avance, et je retourne à l'endroit où l'animal, ayant voulu passer sur un tronc barrant le chemin, glissa jusqu'à mi-hauteur de la falaise. Je descends et la trouve retenue aux buissons par le licol, ses yeux hors des orbites, la langue pendante. Je coupe le lien et dégage la bête mais celle-ci se débat et nous roulons ensemble quelques mètres plus bas où des buissons nous retiennent. Je parviens à la débarrasser de sa charge, en ce moment Juan arrive à mon secours, mais la bête se dresse subitement et roule jusqu'au bas de la pente et tombe sur les récifs où elle se brise la hanche. Je propose de la finir d'un coup de revolver, mais le guide s'y oppose et nous sommes obligés de la laisser là, où la marée viendra bientôt l'emporter. M. Bugnion et Luis, qui sont arrivés par un autre chemin, nous aident à répartir la charge sur les deux autres mules et en avant.

Nous avançons toujours avec difficultés. Plusieurs fois, une mule roule dans un ravin mais heureusement sans se faire mal. Je fus même entraîné dans une de ces chutes, surpris pendant que je capturais un insecte. La forêt devient plus dense, les singes hurleurs la font retentir de leurs clameurs. Soudain Luis se met aussi à crier : "Mi huevo, mi huevo". Je le trouve se tenant le scrotum tout sanglant, la bourse est largement ouverte et son "huevo" fait hernie. Le malheureux qui venait d'ouvrir un passage à coup de machette autour d'un arbre glissa si maladroitement en retournant chercher les mules qu'il s'embrocha sur une tige de buisson coupée en biseau. J'avais dans mon sac un peu de perchlorure de fer, une aiguille et du fil pour me recoudre les boutons de mes culottes; je les passais à M. Bugnion qui fit une belle suture et de nouveau en avant. Luis est un très bon guide; âgé de 60 ans, il connaît parfaitement le trajet de Santa Marta à Riohacha qu'il a parcouru pendant 30 ans comme facteur : "Coriero" comme il dit. Malgré la douleur il marche aussi bien que Juan, lequel a 21 ans, la peau épaisse comme un pachyderme et bariolée de vitiligo.

Enfin, la plage devient plus praticable et le sentier nous y ramène. Entre deux "cerros", collines, coule un

petit rio jaunâtre et barré de sable, comme le précédent, près duquel nous installons notre campement. C'est le "Quebrado Achote" qui roule, paraît-il, de l'or dans son lit. Pendant que je prends vite un bain, j'aperçois trois pélicans sur un rocher sortant des flots à 50 m. du rivage. Un coup de feu. L'un fuit au vol, le deuxième, blessé, fuit à la nage, le troisième, mort, tombe à l'eau. J'aurais aimé goûter la chair de cet oiseau, mais aucun guide ne veut se risquer à nager jusqu'à lui. Ils craignent les requins. Et ils ont cent fois raison. Peu de minutes après être tombés à l'eau, les deux pélicans ont disparu, happés par les monstres marins.

Voulant me construire un abri contre le serein, je remonte le bord du rio pour couper des tiges de palmiers quand, soudain, un serpent s'enroule devant moi prêt à bondir. Je recule doucement, saisis deux pierres, en lance une à la bête qui, surprise, se jette à l'eau. La deuxième pierre l'atteint; il plonge puis remonte le ventre en haut, à moitié mort. Au retour je l'attire au bord avec une branche de palmier. Il est mort. C'est une espèce de grande vipère rousse avec des X bruns que le guide nomme "mapana". J'ai eu de la chance de la voir à temps car, ayant les pieds nus, sa morsure aurait pu être mortelle.

5 mars :

La marche reprend aussi pénible que la veille dans le sentier de la montagne, ce maudit sentier qui cherche à chaque instant à nous jeter dans le ravin. Il faut décharger et recharger un nombre infini de fois les mules, ce qui retarde beaucoup. Puis nous sommes reconduits à la plage plus large. J'ai la malencontreuse idée de marcher les jambes nues dans le sable que mouillent les vagues, c'est plus facile pour avancer, mais le soleil me brûle sans que je m'en aperçoive et, dès le soir, j'ai un fort coup de soleil, avec de grosses cloques, qui me font beaucoup souffrir.

A midi, halte au rio Palomino, nom d'un conquérant espagnol qui s'y est ensablé avec son armure en 1572. Quelques masures où une femme à peau bleuâtre nous cuit un mélange de poissons, de riz et de bananes.

Le soir, toujours en suivant la côte, nous campons au bord du rio Ancho. Nous y mangeons des bécassines que j'avais tuées en chemin, du poisson acheté en passant dans un petit village et quelques fruits. Je passe la soirée à préparer la peau d'un aigle que j'ai abattu d'un grand arbre.

6 mars :

Mauvaise nuit. Le creux poplité me brûle, je ne puis mouvoir le genou, c'est le coup de soleil. Le rio est franchi en cayuco. Nous continuons sur la plage. M. Bugnion voyant que je souffre me donne sa monture, ce dont je le remercie infiniment. La marche est forcée. Le rio Dibulla est traversé à son tour et nous entrons à Dibulla où nous retrouvons M. Forel qui a fait une bonne traversée dans sa pirogue, sauf qu'il a été fortement secoué. Il héberge chez un français nommé Lallemand et qui nous reçoit très hospitalièrement chez lui. M. Forel a eu le temps de chasser des fourmis et ne regrette pas le voyage par terre.

Dibulla est un drôle de village ressemblant à San Juan de Cienaga, mais plus petit et surtout plus sale. Ce qui rend pittoresque cette localité, ce sont les indiens Arhouaques qui y viennent pour leur commerce avec de gros boeufs leur servant de bête de somme. Les chiens, les poules et surtout les porcs qui déambulent librement dans les rues avec des marmots nus et mal lavés. Les hommes causent nonchalamment sur les portes et les femmes se disputent dans les maisons. Comme celles-ci n'ont pas le tout à l'égout, ce sont les porcs qui sont chargés de la voirie, ce dont ils s'acquittent consciencieusement. On ne peut faire deux pas sans être suivis par ces fonctionnaires municipaux qui s'imaginent qu'on a mal au ventre et, dans ce cas, il faut toujours avoir un bâton avec soi pour se défendre. J'ai vu un de ces dégoûtants animaux renverser une petite fille dans la rue pour happer ses excréments. Rien ne m'a fait mieux comprendre la sagesse des lois des peuples orientaux qui considèrent le cochon comme impur et le proscrivent de l'alimentation.

7 mars :

Nuit passée dans une petite maison où les hamacs sont suspendus parmi les araignées, les tiques, les moustiques et autres vermines. Au réveil, je me sens mieux et je pourrai faire partie de l'expédition chez les indiens de la montagne qui a été décidée hier soir. Après le déjeuner consistant en café et "arespa", espèce de pain de maïs pétri avec du fromage, nous prenons un bain au rio et procédons aux préparatifs du voyage. M. Lallemand nous aide et nous conseille. Sixto, le nouveau guide engagé remplace Luis et Juan, qui ont fini leur engagement, mais M. Bugnion a payé la mule abandonnée pour ne pas faire d'histoires. Nous avons maintenant des boeufs comme monture. Deux de selle et un de charge. Les selles ne sont qu'un paquet de chiffons et de bagages au sommet duquel on se juche comme on peut. Comme étriers, de

simples boucles de corde ou de ficelle. Comme guide, un bout de corde dont l'une des extrémités est attachée à un anneau passé dans le septum nasal. Malgré leur aspect lourd et massif, ces boeufs ont le pied plus sûr que les mulets eux-mêmes; leur agilité surprend et leur force leur permet de porter une très forte charge. L'après-midi tout est prêt; on fait une partie de chasse dans les environs pendant laquelle je tue une iguane dissimulée dans les feuilles d'un arbre et dont je prépare les pattes antérieures pour voir l'os central.

8 mars :

Nous quittons Dibulla seulement à midi et demi car la matinée a été employée à la recherche des boeufs qui s'étaient échappés. Un boeuf marchait en tête avec la charge, ensuite M. Forel trônant sur une bosse de marchandise comme un arabe sur son chameau, derrière lui le guide, puis le troisième boeuf portant M. Bugnion et je fermais la marche, à pied, mon fusil sur l'épaule. Dans une file de boeufs, c'est le dernier qui règle le départ, l'allure et l'arrêt. D'un coup de corne, il touche le précédent qui passe la consigne à celui qui se trouve devant lui et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la bande s'ébranle. Pour l'arrêt, l'homme monté sur le dernier boeuf crie : ch.... ch....., la bête stoppe et toutes celles qui précèdent ne se sentant plus poussées en font autant. Pour aller à droite, on tire la corde à gauche et vice versa. C'est tout le contraire que pour guider un cheval.

Donc nous voici en route; on repasse le rio Dibulla puis la plage est suivie. Je m'attarde un peu à tirer quelques bécassines. Au bord d'une mare, se vautrent trois caïmans; le plus près reçoit une balle et se débat avec de formidables coups de queue. Je laisse les autres en paix car la caravane est déjà loin et je dois courir pour la rattraper. Après une heure et demie de marche, nous tournons à gauche et pénétrons dans la forêt. La végétation, d'abord broussailleuse, devient de plus en plus dense et haute. La belle forêt nous entoure, le sentier gravit une colline du haut de laquelle on domine tous ces arbres magnifiques tapissant monts et vallées. Le chemin que nous suivons n'est qu'un sentier, mais il est bien mieux que le "camino real" que nous avons parcouru jusqu'ici. Entretenu par les indiens, les buissons qui le bordent sont souvent incendiés pour détruire les tiques, puis, dans les montées, de grosses branches sont disposées à égale distance comme des échelons, entre lesquels les boeufs posent leurs pieds sans glisser.

On arrête au bord du rio Bolador, qui coule parmi les grosses pierres. Bivouac. A dîner : sancocho, sorte de pot au feu du pays dans lequel les épis de maïs font le principal légume. Comme rôti, les bécassines. Pour dormir les hamacs sont simplement étendus sur le sol, protégés par un abri de branches de palmiers.

9 mars :

Un mal de dent et les garapatos (tiques) ne m'ont pas laissé en repos et c'est avec impatience que j'attends le jour reparaître. Enfin, le chant des oiseaux nocturnes fait place à celui des diurnes, les rayons de l'aurore glissent à travers les hautes branches. On se lève; pendant que se prépare le départ, M. Bugnion capture des centaines de Stenus (Staphylins) sous les pierres de la rivière. La course reprend à travers la forêt grandiose. Le terrain devient d'autant plus accentué que nous montons, mais les boeufs avancent rapidement et c'est presque en courant que nous capturons quelques insectes. M. Bugnion attrape deux grands Morphos d'un bleu ciel superbe. Des heliconia et autres beaux papillons. Des plants d'ananas poussent ça et là mais malheureusement encore immatures. Une rivière descend en bondissant de la Sierra, son eau fraîche nous engage à bivouaquer, puis nous quittons cette Quebrada Andrea pour atteindre au plus tôt, vers 1 h. 1/2, le pied de la montagne où se trouve un rancho nommé "La Cueva" et où nous nous installons pour le reste du jour. Nous avons ainsi tout l'après-midi pour nous livrer à nos chasses favorites. M. Forel trouve des nids curieux de Pheidole dont l'orifice se dresse comme une tour. Je capture un magnifique lamellicorne aux couleurs métalliques. Sur une feuille de buisson j'aperçois une chose qui ressemble à s'y méprendre à un excrément d'oiseau, c'est blanc mêlé de gris, luisant, visqueux. Cependant, l'absence d'éclaboussures m'intrigue. D'un bout d'herbe je touche la chose et j'en vois sortir brusquement deux longues cornes rouge orange qui me surprennent si fort que je retire vivement mon bras. C'est une chenille qui mime ainsi l'excrément des oiseaux ce qui, probablement, n'engage pas ceux-ci à la manger. Voilà un cas de mimétisme que je ne connaissais pas et qui joint la surprise comme moyen de défense.

Vers six heures le feu est allumé et le repas du soir se prépare. Dans ce rapide crépuscule tropical, j'aperçois des lumières bleuâtres, très vives, qui courent dans les bois.

Je les montre au guide. Celui-ci s'empare d'un tison du foyer et court, en l'agitant, parmi les arbres. Il revient bientôt ayant capturé un coléoptère elatériste, gros taupin lumineux. Aussitôt, M. Bugnion et moi nous imitons le guide et faisons une bonne collection de ces curieux insectes. Cependant, ces derniers éteignent bientôt leurs lumières, la nuit est venue et il paraît que, pour une raison qui n'est pas élucidée, ils ne sont brillants que pendant les quelques dix minutes que dure le crépuscule. Après, la fascination produite par les brandons n'a plus d'effet.

10 mars :

Le rancho de la Cueva est comme la plupart des ranchos un simple toit de feuilles de palmes que soutiennent quatre ou six pieux. Si primitifs qu'ils soient, ils sont les bienvenus, cette fois entre autres, car la pluie étant tombée toute la nuit, nous n'en avons pas été incommodés mais le matin, un lourd brouillard couvre tout le pays. C'est sous une pluie intermittente que nous reprenons notre nouvelle et longue étape. Je pars en avant, à pied. Des cris partent d'un arbre, cris stridents qui me font penser à un animal en danger. Dans l'épaisseur des feuilles d'épiphytes, j'entrevois quelque chose qui bouge comme un serpent. Je tire. Un paquet tombe. C'est un bel écureuil d'un brun rouge avec le ventre blanc. Quant au serpent, il reste suspendu immobile dans les branches.

La forêt se fait moins dense. De grandes clairières s'ouvrent laissant voir le ciel qui sourit entre les nuages, les vallées et les monts avec leur luxuriant manteau de verdure. Bien que trempé jusqu'aux os, je ne puis m'empêcher d'admirer et d'admirer sans me lasser. Nous entrons dans les "Llanos" couverts de hautes herbes; c'est la zone des pâturages qui commence. Sur un arbre mort, deux aigles d'un beau noir me regardent passer; je les laisse en paix. Mais plus loin, j'en abats un autre, plus petit et d'un bleu gris fort remarquable.

De temps en temps je m'arrête pour laisser rejoindre la caravane qui va lentement. Les boeufs, fatigués par le chemin détrempe, vont avec peine. De temps à autre, ils se couchent pour se reposer. Celui qui porte M. Forel plus souvent que les autres.

Me voici de nouveau seul en avant. Soudain, au débord de la sente, je me trouve face à face d'une file d'indiens arhouaques. Ils sont là, une dizaine qui s'arrêtent,

brusquement, comme moi, et nous nous regardons un moment tandis que leurs maudits chiens viennent me menacer en m'aboyant. C'est une étrange impression que de se trouver subitement et seul devant des hommes à demi sauvages dont on ignore encore les intentions. Mais ces indiens sont pacifiques; ils chassent leurs chiens et comme deux d'entre eux parlent espagnol, nous entamons une petite conférence. Il paraît que notre venue dans leur pays est déjà connue. Un courrier nous y a précédés. Quant à eux, armés d'instruments ressemblant vaguement à des pioches et des pelles, ils vont simplement réparer le chemin. Comme ils en ont pour plusieurs jours, ils emportent toutes sortes de provisions.

L'Arhouaque est un indien civilisé, ou presque. S'il porte ses longs cheveux tombants, il n'y plante plus de plumes multicolores, ce que je regrette. Il a la peau bistrée, chocolat au lait, les pommettes très saillantes lui donnent un air mongol. Il porte des pantalons larges qu'il relève aux genoux. Une grande chemise à larges manches qu'il laisse tomber sur ses jambes. Deux sacs rectangulaires sont suspendus en bandoulière sur chaque flan. Tête nue, pieds nus. Voilà le type des individus qui défilent devant moi et je continue ma course.

Cependant, à force de patauger dans la boue, les pieds mouillés me font mal et je remonte à boeuf. Voilà un rio qui cascade. Pour le passer, les indiens ont disposé de gros blocs de rochers cubiques et distants entre lesquels l'eau coule avec impétuosité. On saute d'un bloc à l'autre. Mon boeuf le fait aisément, mais le dernier bloc, sousminé par la rivière, est incliné de 45° vers le lit et ma monture glisse, glisse et va tomber à la renverse, quand je réussis à saisir une branche d'arbre et à m'y suspendre. L'animal soulagé de mon poids donne un violent coup de reins et parvient à gravir l'obstacle. Je saute de ma branche et le rattrape.

Le sentier cotoie un endroit ombragé où se trouve un amas de branches dont les plus élevées sont encore vertes. Le guide me fait comprendre que c'est la tombe du dernier "Mama", le dernier sorcier-chef et il est de coutume que chaque passant y dépose une branche.

Le sentier se fait plus large; on approche du village de San Antonio (1060 m.), notre but. Mais voici qu'une étrange musique se fait entendre et une trentaine de poules arrivent en courant et caquetant à notre rencontre. Aussitôt les boeufs de s'arrêter et les volailles de les piquer vivement sous le ventre et aux pattes.

Qu'est-ce donc ? Tout simplement que les boeufs arrivent de leur voyage la peau garnie de tiques dodues, pleines de sang et les poules, qui ont appris cela, s'empressent de venir faire un bon repas dès qu'elles entendent l'approche d'une caravane. Les bovidés se laissent picoter avec une satisfaction évidente et quand le ventre est net, ils se couchent pour faciliter l'opération sur les flancs. Puis quand repues, les poules ont fini, les boeufs se redressent et la marche reprend, suivie par la gent emplumée et caquetante.

C'est dans ce triomphant équipage que nous faisons notre entrée à San Antonio. Petit village ou plutôt hameau mi blanc "civilisados" mi indien "indios". Les trois ou quatre métis qui l'habitent sont très fiers de leur couleur, c'est l'aristocratie, ils se disent pompeusement civilisés, regardant les indiens avec un certain dédain, mais me paraissent aussi hospitaliers les uns que les autres. Il y a là une senora Duca, qui a été prévenue de notre arrivée et nous a préparé une habitation. C'est une petite case, de deux mètres carrés, dont elle a balayé le sol de terre humide et tassée. Une porte, point de fenêtre. Pas moyen de suspendre un seul hamac et c'est sur cette terre nue que nous devons nous étendre côte à côte toute la nuit. Mais avant il faut procéder à la toilette. De nombreuses tiques ont élu domicile sur notre peau; nus jusqu'à la ceinture, MM. Bugnion, Forel et moi, armés de pincettes à insectes, nous nous rendons mutuellement le même service que celui rendu tantôt aux boeufs par les poules.... Puis un bon savonnage, du linge propre, ma pélerine sèche remplaçant mon paletot mouillé, je sors visiter l'endroit.

Je prends un croquis de deux indiens qui veulent bien poser devant leur hutte. Ils me montrent un instrument en usage chez eux, le "poporo". C'est une petite calebasse pouvant contenir une centaine de grammes de poudre de chaux vive, avec un col un peu allongé et entouré d'une espèce de collerette jaunâtre plus ou moins large. Un petit bâton de 20 centimètres plonge dans ce récipient. L'usage du poporo est assez singulier. Il contribue au chiquage de la feuille de coca. Chaque Arhouaque porte dans sa "muchila", un des sacs pendu à ses côtés, une certaine quantité de feuilles sèches de coca, plante qui produit la cocaïne et que les femmes indiennes cultivent sur les pentes des monts. Une pincée de ces feuilles est introduite dans la bouche, non sans avoir préalablement enduit les lèvres de "manteca"... sorte de beurre qui les préserve de l'action irritante de la chaux. Puis, le petit bâton humecté de salive plonge dans la calabasse, se couvre de poudre blanche et vient

piquer la boulette de feuilles ensalivées, tenue entre les dents. Il en ressort enduit d'une sorte de pâte jaunâtre, mélange de chaux et de jus de coca. Alors l'indien dépose cette pâte sur le col du poporo en y frottant rapidement son bâtonnet. Plus ce dépôt s'étend avec l'usage, plus la colerette devient large, plus de valeur a le poporo, c'est comme une pipe qui gagne d'être culottée.

Les Arhouaques sont très jaloux de leur femme et les cachent volontiers aux regards des étrangers. Aucune ne paraissait dans les rues; pourtant il y en avait une cachée dans l'intérieur de la cabane. Je demandais aux deux indigènes à la voir et ils l'appellèrent sur le pas de la porte. Elle avait les traits plus fins que l'homme, les cheveux longs et tombants comme chez lui. Un jupon court lui descendait jusqu'aux genoux; une sorte de mante passait sous le bras gauche et venait s'attacher sur l'épaule droite laissant ainsi les deux bras et l'épaule gauche nus. Cette pièce forme un pli profond sur le côté du corps dans lequel se place l'ouvrage ou le bébé. Ce vêtement est en toile de coton à trame épaisse et grossière mais solide, entièrement filé et tissé par les femmes. Un collier de belles pierres rouges et taillées pendait au cou de cette indienne. Il paraît que chaque pierre vaut un boeuf ou deux. Après lui avoir fait un petit présent, j'allais rejoindre les deux professeurs chez la senora Duca où un modeste souper nous attendait.

11 mars :

Une affreuse nuit, dans des habits et sur un sol humides, en grattages continuels contre les garapatos.... Préparatifs de départ pour le village arhouaque de San Francisco où M. Bugnion a décidé d'aller. Je l'accompagnerai avec un guide tandis que M. Forel, fatigué de sa randonnée, restera tranquillement à San Antonio où il aura, pendant les trois jours où nous serons absents, le loisir de faire des recherches et observations sur les fourmis.

La vallée qui mène à San Francisco (1.400 m.) ressemble à celles des hautes Alpes avec ses pentes gazonnées, ses rochers et les cimes qui l'encerclent. Mais la végétation est tout autre. Le sapin est remplacé par un palmier élégant, l'arbre à cire (Ceroxilon andicola), groupé ça et là en petits bois ou couronnant comme une gracieuse aigrette la crête des collines. Un joli sentier nous conduit parmi les fleurs vers un pont fait d'un stipe de palmier et soutenu par des branches appuyées sur chaque berge et en partie suspendu par des

lianes aux rochers voisins. Il est si étroit que l'on n'y peut passer qu'à la file, un par un, mais une sorte de balustrade de branches et de lianes donne un appui solide aux mains et c'est sans vertige que l'on franchit la rivière bondissante à quelque dix mètres au-dessous. C'est vraiment mieux que chez les civilisés du "camino real". Les bestiaux seuls passent à gué.

J'atteins en avance le village. Une vingtaine de cases cylindriques coiffées d'un cône de paille, une porte au couchant, cela dispersé sur un terrain nu et propre, mais pas un habitant. Quoi, les Arhouaques ont abandonné leurs demeures ? Je m'approche de l'ouverture d'une case et y aperçois une vieille femme qui vient à moi toute tremblante. Je lui fais mon plus charmant sourire car je n'ai pas d'autres moyens de me faire comprendre que la mimique. A cela elle répond en m'apportant un régime de bananes. Je prends un fruit, le partage et tout en mangeant l'une des moitiés, lui met l'autre dans la bouche. C'est compris, nous sommes des amis. Alors elle rentre et tire un petit bambin moitié nu caché derrière quelques paquets et me l'apporte. Je le prends sur les bras et le pouponne devant la hutte. Alors, de derrière les buissons, sort une tête, puis deux, puis plusieurs. Un indien s'avance timidement puis d'autres et pour finir le mama lui-même. Tous ces hommes m'entourent muets. Je dis quelques mots en espagnol. Deux comprennent cette langue et me répondent. Sur ces entrefaites arrivent M. Bugnion et le guide.

Ce dernier ne va pas plus loin et nous entamons sans succès des pourparlers en vue d'avoir un ou deux guides pour nous accompagner dans les montagnes. Ces indiens sont d'une pusillanimité extrême et trouvent mille excuses pour refuser. Les heures passent sans résultat. J'en profite de visiter une hutte rectangulaire et plus grande que les autres, dressée au centre du village. C'est l'église; l'intérieur n'a aucun siège, mais une double rangée de stipes avec des aspects de colonne. Au fond, un autel, simple cube en terre battue. Dessus quelque chose est enveloppé dans une toile grossière. Serait-ce une idole grimaçante d'un culte primitif ? Je déballe la chose et vois avec surprise une belle statue colorée de Saint François, le patron de l'endroit. Les Arhouaques sont donc catholiques. Je m'informe et apprends qu'un prêtre vient une fois l'an dire une messe, bénir les mariages et baptiser les bébés.

Midi venu, nous mangeons quelques conserves et des bananes puis partons, M. Bugnion et moi, dans la direction

des monts. Nous marchions depuis deux heures dans un joli vallon quand nous fûmes rejoints par un indien qui nous dit que nous pourrions avoir des guides. Constatant que nous pouvions nous passer d'eux leur a donné quelque sagesse. Rentrés au village, nous embauchons deux guides que M. Bugnion doit payer d'avance. Mais il est trop tard pour repartir aujourd'hui; une belle hutte, celle du mama, est mise à notre disposition. En attendant de nous y installer, nous admirons le crépuscule. Devant nous, un fort ravin descend jusqu'à la rivière dont on entend le bruit de cascade. De petites huttes sont éparses le long de ses bords, ce sont les temples de l'amour, car c'est là que les Arhouaques vont rejoindre leurs épouses et que celles-ci enfantent. L'onde pure est toute proche pour les ablutions. De l'autre côté, commencent les pentes abruptes d'une montagne qui domine toute la vallée et dont la haute paroi de rocher micassée reluit comme de l'argent, c'est le "Monte plateado", mont argenté qui devient bientôt or, puis rose cuivré et s'éteint bientôt dans la nuit.

Une petite indienne vient faire du feu dans la hutte, nous y cuisons quelques bananes. De la panella et une boîte de langue complètent le repas. Deux peaux de boeufs chamoisées sont étalées à même le sol. Un banc, qui ressemble plutôt à une poutre, achève l'ameublement. La fumée s'amasse sous la toiture et descend jusqu'à un mètre et demi du sol pour pouvoir sortir par le haut de la porte. On ne peut rester debout sans suffoquer. On s'assied ou l'on se couche sur les peaux. Des indiens entrent en silence, attachent leurs petits hamacs aux soliveaux, hamacs si exigus que l'on ne peut que s'y asseoir. Ils sont sept qui causent avec volubilité dans leur idiome. Celui qui parle espagnol me pose des questions sur notre pays et traduit mes réponses à ses compagnons qui les commentent avec animation. Ainsi le temps passe longuement car le babillage joint aux frottements incessants des poporos, puis le feu qui brûle à nos côtés et que les indiens entretiennent avec une adresse admirable, contrecarrent notre envie de dormir.

Soudain un bruit sourd paraît venir des entrailles de la terre et s'accentue rapidement. Couchés sur le sol, nous sentons aussitôt de fortes et rapides trépidations nous secouer. Elles durent bien 30 secondes. Aux premières secousses, les indiens s'étaient levés comme un seul homme. Elles venaient de finir quand un roulement de tonnerre se fait entendre au-dehors. Nous sortons tous. Des blocs énormes dégringolent du Monte Plateado et tombent dans la rivière. Puis c'est un calme impressionnant sous un ciel étoilé. Je demande à un Arhouaque d'où vient ce "tremblador" ? Il répond : Dios lo manda.

12 mars :

A cinq heures pointe l'aurore et nous partons sans manger crainte de se mettre en retard. Les deux guides, chargés du bagage, courent et sautent comme des cabris d'une pierre à l'autre. Leur agilité est étonnante; nous avons d'abord peine à les suivre, mais ils se fatiguent bientôt et c'est alors eux qui murmurent de ce que nous ne nous arrêterons pas.

Le sentier gravit obliquement une vallée traversant de petits bois et des prairies en grande partie brûlées par les Indiens. Cela fait de vastes taches noires dans la verdure des pentes. A 9 heures, le soleil apparaissant par dessus les cimes, nous trouve auprès d'un pont suspendu sur un torrent. L'eau y est si fraîche que l'on la boit avec délice et que M. Bugnion y prend un bain. On déjeune puis reprenons la grimpe qui devient toujours plus raide. Des parfums alpestres nous entourent, des immortelles et des rhododendrons nous font songer aux pâturages du Valais. Mais les rhododendrons atteignent ici la hauteur d'un arbre de 4 à 5 mètres. L'herbe est plus rude, le palmier à cire qui parvient jusqu'à 3.000 m., les longues chevelures noires des guides suppriment l'illusion. Vers midi, nous atteignons une petite cabane de roseaux et de paille dans laquelle on trouve quelques ustensiles de cuisine indigène. Un guide va chercher de l'eau dans unealebasse et nous prenons notre repas. Une heure de repos, M. Bugnion somnole sous un arbre, je prends un croquis du paysage et des guides. Ceux-ci contre la hutte, nos piolets entre les mains. L'ascension reprend plus rude et pénible que jamais. Pas de sentier, parfois un bout de piste tracée par quelques bêtes et vers deux heures et demi, nous atteignons le sommet de la Sierra Paramon au sud-est de San Francisco et à environ 3.200 m. Mais les monts environnants sont obstinément cachés par les brouillards. Enfin une éclaircie; des monts majestueux s'élèvent bien hauts dans une déchirure de nuages tout illuminés de soleil et piqués de névés. Cela dure quelques minutes et disparaît. Il fait très froid, les guides grelottent. Nous mangeons quelque chose, cherchons quelques rares coléoptères puis, un dernier regard du point le plus élevé et le plus reclus de notre expédition et en avant pour le retour. Retour qui fait soupirer car, dès maintenant, chaque pas nous rapproche de la patrie. Redescendus à la cabane, j'y fais étendre deux paquets d'herbe, litières allongées contre les parois et entre lesquelles un espace de 50 centimètres reste libre pour le foyer. Les guides ont suspendu leur minuscule hamac au fond de la cabane, si exigüe que lorsqu'ils y sont assis, leurs pieds pendants nous frôlent la tête. Après avoir bu une

sorte de thé fait de feuilles de coca et de panella, nous nous sommes étendus pour dormir, mais il faisait si froid que nous gelions du côté paroi et le feu si près que nous rôtiissions de son côté. Quant aux guides, ils jasèrent sans discontinuer la nuit durant sans oublier de frotter leur inséparable poporo. Je ne sais quand dorment les Arhouaques, c'est à supposer que l'usage du coca les dispense de ce besoin. Je ne m'en pleignis pas cette nuit car ils surveillèrent continuellement le feu, allongeant de temps en temps un pied pour remettre en place une brindille enflammée qui s'approchait trop de nos litières. Sans eux, je crois que nous aurions bel et bien flambé avec la paillette.

13 mars :

La descente est rapide. En passant près d'une cabane inhabitée, les guides y trouvent de la panella qu'ils nous vendent. Nous restons juste le temps à San Francisco pour saluer le mama, c'est-à-dire le chef sorcier qui nous avait procuré les guides. Cet important personnage a de curieuses prérogatives parmi lesquelles le droit d'initier pendant une semaine les jeunes épouses à leurs devoirs conjugaux. Les Arhouaques, bien que catholiques, ne sont pas moins polygames; en général ils se contentent de deux femmes. Ce sont elles qui font tout le travail du ménage.

Elle dépose la nourriture de son mari sur le pas de la porte de la cabane où celui-ci vient la chercher car il paraît qu'il n'a pas le droit d'y pénétrer. Comme je l'ai dit, leurs rapports ont lieu dans les petites huttes du bord de la rivière. Quand une femme est en couche, le mama ne doit pas manger jusqu'à la venue du nouveau né. Alors il donne au petit être de tous les mets qu'il devra manger durant sa vie et décide s'il sera mama à son tour. Dans ce cas, le futur sorcier est privé de viande jusqu'à l'âge de 20 ans.

C'est par le même joli sentier que nous regagnons San Francisco à midi et demi. M. Forel y a passé son temps en intéressantes découvertes entomologiques et paraît enchanté. Il a entre autre fait là la constatation de la nidification de certaines espèces de fourmis dans les tiges creuses des graminées. En cassant des fêtu, il a trouvé leur cavité bourrée de ces insectes avec ouvrières, reine, mâles et tout le couvain. Ce fut une révélation car il était fort intrigué de voir partout de nombreuses fourmis et pas de fourmilières dans le sol comme c'est ordinairement le cas.

On prend un bain dans la rivière proche, se "décarapantons" et préparons notre départ pour demain.

14 mars :

Nuit de grattage, les tiques infestaient par milliers la paillasse. Déjeuner de lait et de pain de maïs. Le guide Sixto arrive avec deux boeufs, l'un pour M. Forel et l'autre pour le bagage. Tout le village est là qui nous souhaite bon voyage et en route...

Voilà la rivière. Tandis que M. Forel, juché sur son grand boeuf noir la passe à gué et remonte l'autre berge, M. Bugnion et moi devons nous déshabiller pour la traversée. Celle-ci se prolonge parce qu'une chaussette du professeur a été emportée par le courant et qu'il faut la remplacer. Pendant que nous nous rhabillons, un grand cri retentit, c'est la voix de M. Forel. Nous nous hâtons, des indigènes du village accourent. Nous suivons avec eux le bord de la rivière. Au pied d'un rocher gît la monture de M. Forel. Ce dernier, la figure en sang, se démène au milieu d'un fourré de broussailles et de troncs d'arbres. On finit par le dégager et après s'être assuré que rien n'est cassé, il est mené au bord du rio. Le sang coulait d'une large blessure à travers la joue et le nez. M. Bugnion lava la plaie et, grâce à l'aiguille qui avait déjà servi pour Luis, il fit une suture qui arrêta l'hémorragie. J'avais un peu d'iodoforme qui servit au pansement.

Qu'était-il arrivé ? Le sentier que suivait M. Forel contournait en corniche un rocher qui, à droite, descendait en pente très abrupte parmi des buissons et de jeunes arbres et, à gauche, se dressait en une paroi verticale. Selon son habitude, le boeuf suivait toujours le bord du sentier du côté de la pente, ce qui inquiétait fort son cavalier, lequel de son juchoir, voyait la cime des arbres à 10 mètres sous lui. Voulant probablement ramener l'animal vers le milieu du chemin, il tira instinctivement la corde - guide à gauche ainsi que c'est le cas pour une monture ordinaire; mais le taureau pense, fait exactement le contraire et marche sur l'extrême bord. Un nouveau coup de corde à gauche et le boeuf de réagir, encore plus à droite et de choir dans le talus. Heureusement que M. Forel fut retenu par des arbrisseaux qui amortirent la chute et l'empêchèrent de passer sous l'animal dont le poids fut assez grand pour aplatiser comme une galette une boîte à botanique en métal contenant les papillons récoltés par M. Bugnion.

Mais il faut reprendre notre marche. M. Forel qui ne veut absolument plus entendre parler du boeuf comme

monture, avance très lentement, un oeil bandé et les membres meurtris.

Nous essayons alors de faire une sorte de palanquin en suspendant un hamac à une longue perche, mais les porteurs se révèlent si maladroits que le malade préfère aller lentement à petits pas. De ce train nous atteignons Rosea, un rancho où nous devons laisser M. Forel pendant une heure car il venait de s'évanouir. Je pars en avant jusqu'à La Cueva où je prépare le rancho et un repas réconfortant. Quand tout est prêt, je vois arriver le blessé soutenu par son beau-frère. Nous passons le reste du jour ici. J'en profite pour chasser quelques insectes intéressants parmi lesquels un superbe Asilus noir bleuâtre avec les antennes et les ailes rousses. Ce diptère imite fort bien un gros Pompile du pays non seulement par sa taille et sa couleur, mais encore par son allure au vol. Les oiseaux qui savent quel terrible aiguillon possède le pompile se gardent bien de le toucher et le confondent avec la mouche inoffensive, du moins quand on l'attaque, et qui bénéficie de ce mimétisme, mimétisme si complet au vol que je m'y suis laissé prendre. J'avais aussi tué un bel oiseau de proie, voisin de l'aigle, préparé sa peau pour le musée mais elle disparut durant la nuit.

15 mars :

Nous marchons toute la journée avec la même lenteur. Chemin faisant, nous retrouvons les indiens rencontrés en montant; ils étaient occupés à réparer le sentier. Le soir nous atteignons la quebrada Andrea, M. Forel est heureux de pouvoir mêler le jus de citrons sauvages avec son eau. J'en fais autant. Nous avons ramassé tant de tiques en route qu'un bon nettoyage au bord du rio s'impose.

16 mars :

M. Forel se fatigue. Je vais donc partir seul en avant jusqu'à Dibulla pour lui faire envoyer une mule. Me voilà en route à travers la forêt vierge, sac au dos et le revolver au côté. Dans la fraîcheur du grand matin, la marche est facile, mais le soleil vient bientôt surchauffer la forêt. A un moment donné une grande clairière s'ouvre devant moi. Le sentier se divise en plusieurs branches qui s'effacent plus ou moins en la traversant. Lequel est le bon ? Un demi kilomètre plus loin, la forêt recommence comme un mur de verdure ne laissant apercevoir aucune issue. Je suis la sente qui me paraît la plus pratiquée et arrivé à la lisière opposée, je constate qu'elle n'est pas la bonne. Les traces de boeufs n'y sont plus. Je cherche plus à gauche

en traversant des fourrés et découvre un autre chemin qui paraît se diriger vers la mer. Je le suis à son tour. Me voici devant un rio dont l'eau stagnante est toute trouble de vase fraîchement remuée. Je crains fort la présence de caïmans. Je tire quelques coups de revolver dans l'eau et la passe; elle me vient jusqu'à la poitrine. J'en ressors couvert de vase comme plongé dans du chocolat. J'essuie ce que je peux avec des feuilles et sans me rhabiller poursuis mon chemin. Une demi-heure plus tard, un autre rio à l'eau pure se présente; j'en profite pour me laver et après m'être séché, je m'habille et en route. La tête me fait très mal. Déjà six heures que je marche; je me sens extrêmement fatigué. J'ai froid et frissonne. Soudain me voici sur la plage. Je marche quelques pas encore et tombe sur le sable secoué par un terrible frisson. Les dents claquent. Impossible d'aller plus loin. Pendant près d'une heure, je demeure couché en proie à une forte fièvre. Des hommes passent, me relèvent, me donnent à boire. Je me sens mieux et reprends le chemin de Dibulla où j'arrive vers deux heures. Je venais d'avoir mon premier accès de paludisme....

M. Forel a reçu la mule et est arrivé assez de bonne heure. On téléphone à Rio Hacha pour avoir des nouvelles du yacht. On répond qu'il est parti pour Santa Marta sans s'arrêter à Rio Hacha. D'après nos conventions il devait se présenter ce jour au large de Dibulla. La nuit vient et nous allons dormir chez M. Lallemand.

17 mars :

Le yacht n'était pas encore en vue à 5 heures quand M. Bugnion avait été voir au bord de la mer. Enfin vers 9 heures, un point blanc surgit à l'horizon et grandit sur l'azur de l'Océan. Quelle joie, c'est bien notre Chazalie qui fidèle au rendez-vous vient nous chercher. Vite M. Lallemand nous prête un grand rideau rouge qui, attaché au bout d'une longue perche, fait des signaux frénétiques car, de la mer, on ne peut apercevoir les maisons de Dibulla cachées dans les arbres. Le yacht se dirige droit sur ce point rouge. Nous avons le temps de dîner et à notre retour nous trouvons la chaloupe du Chazalie qui accoste près du signal. Nous saluons M. Lallemand dont l'hospitalité généreuse nous fut d'un si grand secours, quittons le continent aux yeux de tout Dibulla accouru pour nous voir et, fortement balancés sur les flots, nous gagnons le yacht laissant derrière nous la majestueuse silhouette de la Sierra Nevada de Santa Marta. Adieu beau pays. Adieu belles forêts semblables au paradis si vous ne cachez sous vos branches d'infemales vermines.

Nous retrouvons à bord M. le comte de Dalmas; le vicomte de Brètes et sa femme indienne qu'il a ramenée de la Goajira. Là, ils ont eu des aventures très sérieuses, mais c'est une autre histoire comme dit Kipling. Il avait été d'abord question de toucher à Sabanilla pour y déposer MM. Forel et Bugnion qui devaient rentrer en Suisse plus tôt que par le Chazalie en prenant un paquebot. Mais le comte ne veut plus retourner en Colombie. Il veut tenter d'aller à Curaçao, chose difficile à cause des vents alizés qui soufflent avec furie dans cette partie de la Méditerranée américaine.

18 mars :

Lat : 12°25 N. Lg. 74°42 Ot. Au réveil mal de mer. Ma barbe de sauvage rasée, je m'occupe de nos collections. M. Forel souffre d'une série de furoncles au bras. Après examen on constate que ce sont des larves de diptères du genre Hypoderma ou d'un genre voisin. Les femelles viennent pondre sur la peau, les oeufs éclosent et les petites larves pénètrent dans le derme se nourrissant des sucs vivants, grandissent en provoquant une inflammation qui ressemble à un furoncle. C'est le ver maquaque, "Gusano sancudo" des Colombiens. J'ai été également piqué par cet insecte et n'ai pu m'en débarrasser que par une application d'éther, la larve est alors anesthésiée et se laisse extraire par simple pression. Les indigènes emploient du jus de tabac.

19 mars :

Lat : 12:25° N. Lg : 74°42 Ot. J'ai un fort mal de tête. Fièvre. C'est mon deuxième accès. M. Forel couche dans une cabine de l'arrière, près du comte, celui-ci ne peut dormir à cause des ronflades et le ronfleur est installé dans une cabine de l'avant à côté de la chambre à manger. Un abcès se développe sur ma jambe gauche. Il était temps que nous regagnions le bord pour se reposer. Les heures libres sont utilisées en causeries, lectures, mise en ordre des collections. Parfois M. le comte joue du piano et M. Bugnion l'accompagne en chantant.

20 mars :

Lat : 12°48 N. Lg : 74°84 Ot. Mal de dent. Nous avançons à peine. Les côtes de la Goajira sont en vue; nous sommes au cap de la Vella. L'équipage se plaint de la musique nocturne de M. Forel; le comte décide de l'installer dans le rouf, joli salon sur le pont. M. Forel porte de gros souliers ferrés qui font chagrin au comte car les traces des clous se voient sur les planchers très soignés du yacht. On trouve une paire de babouches, ça va.

21 mars :

Lat : 12°47 N. Lg : 73°57 Ot. On n'avance pas, fort vent debout. Après le repas grande discussion antialcoolique. M. Forel accuse les modérés d'être des séducteurs et d'entretenir l'alcoolisme. Je trouve qu'il exagère. Mais en réfléchissant bien, je constate qu'il a bien raison. Tout en causant il gesticule en tenant un couteau de table dans la main. L'indienne de M. de B. demande si l'on va se battre ?

22 mars :

Lat. 12°53 N. Lg : 73°36 Ot. J'ai encore un accès de fièvre. La jambe va mieux. On renonce à Curaçao, l'avance est trop faible et l'on se décide pour la Jamaïque. Par vent de travers, il y aura une belle avance.

23 mars :

Lat. 14°02 N. Lg. 73°25 Ot. Le vent tombe. Mer plus calme.

24 mars :

Lat : 16°13 N. Lg : 73°25 Ot. Mer magnifique, parsemée de syphonophores. Dans la nuit plus calme on entendait ronfler d'un bout du bateau à l'autre; c'est une distraction quand mes maux de dents me tiennent éveillé.

25 mars :

Lat : 16°49 N. Lg : 75°46 O. Mon accès me revient; c'est bien une tierce, M. Bugnion m'administre 3 grammes de sulfate de quinine dans un grand verre d'eau avec quelques gouttes d'acide sulfurique pour éclaircir. L'acidité masque un peu l'amertume de la drogue et la rend plus soluble, donc plus absorbable.

26 mars :

Lat : 17°34 N. Lg : 77°26 O. Mer toujours calme; le soir, nous apercevons les feux de la Jamaïque. Mer phosphorescente. Quelques marsouins viennent nager autour du yacht, leurs sillages de phosphorescence ont l'aspect fantastique de grands serpents de feu.

27 mars :

Je me réveille après une bonne nuit. Monté sur le pont je vois l'île toute verdoyante et les maisons claires de Kingston à deux encablures. Nous défilons devant un fort entre des îlots de madrépores. L'officier de santé monte à bord. Nous sommes sauvés, pas de quarantaine car, ayant quitté la Colombie sans papiers, nous aurions bien pu être collés dans quelques lazarets pour plusieurs jours. Mouillage dans le port entre de nombreux vaisseaux et les cocotiers sous lesquels s'ombragent d'attra-

yantes constructions. Un grand croiseur anglais passe à toute vapeur près de nous et stoppe à peu de distance. Accostage de nombreux canots de marchands de fruits parmi lesquels des négresses lavandières coiffées d'un coquet canotier, placé de travers et comiquement agité quand ces dames crient à tue tête si on veut leur donner notre linge à laver.

M. Forel et son beau-frère sont descendus à terre; ils doivent chercher une correspondance pour rentrer en Europe. Je reste à bord pour me reposer. A midi retour de MM. Forel, Bugnion, de Dalmas et de Brètes qui ont trouvé un paquebot en partance. Il est là tout près et le comte me le montre avec dédain, le traitant de "grande casserole". Il est vrai que l'on est mieux sur ses yachts. L'indienne va être repatriée par un autre bateau et je rentrerai seul avec M. Versluis sur le Chazalie.

M. Forel a fait connaissance ce matin d'un bon templier chez lequel nous allons passer l'après-midi. Je chasse dans son jardin et trouve un beau longicorne mimant l'écorce de l'arbre sur lequel je l'ai découvert. M. Forel déniché une nouvelle espèce de fourmis, le Camponotus hannani For. dédié à notre hôte.

28 mars :

Comme on attend ma crise de paludisme pour ce soir, je prends 2 grammes de quinine en plusieurs fois. Vers huit heures, l'ami bon templier de M. Forel aborde pour visiter le yacht. Puis il s'en va avec M. Forel qui emporte tout son bagage. M. Bugnion reste à bord pour ranger ses collections et effets de voyage. Cela fait, nous sortons pour voir la ville et M. Bugnion pour s'installer à l'hôtel du bon templier avec M. Forel en attendant le départ du transatlantique. Les maisons, la plupart de jolis cottages, sont entourées de jardins et enfuies dans la verdure. Les rues, assez droites, sont bordées de hauts trottoirs avec de larges ruisseaux. La population animée, dames anglaises, gentlemens, enfants rappelant l'Europe, sergents de police et cochers nègres. Métisses aux robes claires, chinois à longue queue, donnent le ton exotique.

Je vais visiter le musée avec M. Versluis. Bien que pas grand, il contient des collections locales intéressantes. Je vois le fameux serpent à deux têtes dont me parlaient les guides colombiens et qui nous paraissait une absurdité. Une tête à chaque bout de la bête. En effet, si on n'y regarde que de loin, car le bout de la queue a un enflement aussi accusé que la tête avec des

taches qui simulent les yeux. Il paraît qu'il rampe aussi bien en avant qu'en arrière, ce qui n'est pas fait pour diminuer l'illusion. Long tout au plus de 25 à 30 centimètres.

Nous rentrons à bord assez tôt car on craint mon accès de fièvre. Mais la quinine à forte dose a fait un effet complet, pas le moindre frisson. Je prends bonne note de ce traitement pour plus tard. A 4 heures, M. Bugnion vient me faire ses adieux car il pense partir mardi et me donne un exemplaire de son dernier livre.

29 mars :

C'est dimanche, aucun bruit ne part de la ville, tandis qu'hier c'était un vacarme de ferraille tout autour du port. Temps superbe. M. de Dalmas, Versluis et moi nous prenons une voiture et après une promenade autour de la ville allons à l'hôtel déjeuner avec M. Bugnion et M. Forel. Capture de geckos et d'insectes dans le jardin. Puis visite au steamer du Royal-Mail, "Orenoco" que doivent prendre après demain comte, vicomte et professeurs.

30 mars :

Mal de dent toute la nuit. Aussi, je vais avec Versluis voir un dentiste américain. C'est un nègre qui fait sauter ma dent, avec dextérité et presque sans douleur. Le comte de Dalmas a télégraphié à Mme de Dalmas à Menton notre prochain retour, avis qu'elle fera parvenir à nos familles respectives. Puis il est allé chasser des oiseaux.

31 mars :

Tous les passagers du Chazalie se sont trouvés réunis ce matin à bord de l'"Orenoco" en partance, soit M. de Dalmas, de Brêtes, son enfant et sa femme indienne, MM. Forel, Bugnion, Versluis et moi. Après les dernières salutations, M. Versluis et moi retournons sur le yacht qui lève aussitôt l'ancre. Nous partons avant le paquebot que nous saluons au passage ainsi que le croiseur "Magicienne" et le yacht "St-Georges", frère du Chazalie et construit dans le même chantier. Nous sortons lentement de la rade naturelle formée par les "Palisados", espèce de langue de terre fermant une baie au fond de laquelle est la capitale Kingston. Les forts de l'entrée sont doublés et après avoir passé entre plusieurs cayes, îlots madréporiques, nous voguons en pleine mer. Mais voilà que l'"Orenoque", la grande casserole du comte de Dalmas, nous suit et nous rattrape. Il passe près de nous. La jumelle me permet de distinguer M. Bugnion et le comte qui se tiennent debout sur le pont et nous

regardent aussi... Bientôt ce steamer n'est plus qu'un point fumant dans le lointain.... et nous continuons notre navigation vers l'Europe.